



Le Colonel Chabert

de Yves Angelo

Fiche technique

France - 1993 - 1h50

Réalisateur :
Yves Angelo

Scénario :
Jean Cosmos
Yves Angelo
d'après le roman de
Honoré de Balzac

Interprètes :
Gérard Depardieu
Fanny Ardant
Fabrice Luchini
André Dussollier



Fanny Ardant dans *Le Colonel Chabert*

Résumé

Apparemment c'est, inspirée d'un roman de Balzac, l'histoire du héros d'Eylau. Laissé pour mort durant la bataille, le colonel Chabert revient, quelques années plus tard, dans ce Paris où il n'est plus rien. Louis XVIII a remplacé Napoléon. Et la veuve du colonel, remariée, l'a spolié de tous ses biens. Un avocat accepte de l'aider...

Critique

Dans ce premier film surprenant, l'audace d'Yves Angelo c'est d'avoir fait de Chabert, sorti d'entre les morts, un véritable fantôme. Un prétexte. Hitchcock appelait ça un "McGuffin", un objet essentiel pour les héros de l'histoire mais pas pour les spectateurs. Sans trop s'en rendre compte, Depardieu est devenu un McGuffin. Excellent, ça va sans dire.

Ce sont les autres qui mènent le jeu. Dans des salons feutrés, un homme du pouvoir (Claude Rich) susurre des conseils inélegants qui permettent au comte Ferraud (André Dussollier) de devenir pair de France... Mais le vrai duel, le plus beau, le plus cruel, oppose un avoué, Derville

L E F R A N C E



(Fabrice Luchini) et une femme, la comtesse Ferraud (Fanny Ardant). Lui, sorte de Talleyrand miniature, prétend défendre tout le monde, sans doute pour se prouver sa propre habileté. Elle, elle se bat avec les seules armes que la société du temps lui autorise - l'argent et la beauté - pour acquérir la puissance qui lui permettra de survivre.

Cette lutte impitoyable et inégale passionne. On en connaît l'issue, mais on ne se lasse pas d'en suivre le déroulement, comme dans une partie d'échecs...

Pierre Murat
Télérama n°2332

Adaptation

L'adaptation faite du sombre et cruel univers balzacien ne néglige donc pas la complexité et l'ambiguïté des personnages, au contraire, ce qui noircit d'autant la peinture écœurée d'un monde où l'argent est un moyen de pression et de marchandage social et amoureux. Mais là où le film fait preuve de sensibilité et d'intelligence, c'est que cette noirceur n'est ni cynique (réjouie, à la façon "voyez comme le monde est pourri et les hommes mauvais !") ni manichéenne. C'est une noirceur blessée, mélancolique, presque compassionnelle.

Camille Taboulay
Cahiers du Cinéma n°484

Balzac n'a décidément pas de chance avec le cinéma - qui ne l'a honoré jusqu'ici que de ces adaptations distinguées où se réfugiaient les réalisateurs de l'Occupation : du meilleur (**La Duchesse de Langeais**, **Un seul amour**) au passable (**Vautrin**, **La Rabouilleuse**), il n'est jamais rien resté de la cruauté balzacienne que sa carcasse mélodramatique : la version 1943 du **Colonel Chabert** ne reposait ainsi que sur des "coups de théâtre", habile-

ment amplifiés par Pierre Benoît et puisamment habités par Raimu. On ne saurait faire les mêmes reproches au film d'Yves Angelo, fidèle au livre jusqu'au scrupule (si l'on excepte les quelques scènes destinées à étoffer la figure du comte Ferraud), et qui reconstitue de la manière la plus soignée l'atmosphère de la Restauration : pas un bouton de manchette, pas un détail plus vrai que nature ne fait défaut ; et Depardieu emprunte le masque du mort-vivant Chabert, après ceux de Rodin et de Christophe Colomb, avec le même art protéiforme et anonyme qui le rend à la fois exemplaire et insaisissable... A force de vouloir humaniser la monstrueuse comtesse Ferraud, Fanny Ardant convainc moins ; elle manque de cette morgue un peu canaille qui faisait de l'affrontement Marie Bell-Raimu un authentique combat de fauves. Au bout du compte, le film laisse un goût de perfection sans saveur, comme si Yves Angelo, chef opérateur passé à la réalisation, s'était perdu (en dépit de quelques plans-séquences virtuoses) dans les détours juridiques et rhétoriques du texte, sans jamais donner à voir l'incroyable férocité de l'histoire. S'il évite les conventions du "grand spectacle" (on lui sait gré, notamment, de filmer sans esbroufe l'évocation de la bataille d'Eylau), c'est pour renouer avec les traditions, certes plus honorables, de la télévision de papa (telle que l'ont précisément illustrée d'irréprochables adaptations de Balzac : **La Cousine Bette**, **Le Curé de Tours**...), avec une espèce d'intimisme feutré qui aplanit toute démesure tragique, pour la ramener aux dimensions d'un bel objet sans vie et sans flamme.

Positif (Octobre 1994)

Bien sûr, on peut toujours rêver ! Mais, en réalité, où est donc le mystère de ces héros balzaciens que Pierre Murat, bouleversé, a cru voir sur l'écran ? Nulle part. Car Yves Angelo est paralysé. Ses

personnages, déchirés entre passion et raison, se brûlent. Lui se tient à distance. Sa mise en scène - rassurante, confortable, en un mot académique - est un modèle de prudence. Du coup, le spectateur ronronne. Il regarde cette belle et cruelle histoire avec détachement.

A quoi sert d'adapter Balzac si c'est pour en donner une version tiéde ? A quoi servent les décors somptueux si la caméra s'y promène comme pour une visite guidée ? Pourquoi avoir choisi des comédiens aussi magnifiques si c'est pour les filmer avec un respect aussi glaçant ? Aussitôt, tout se fige. La caméra ne fait plus qu'enregistrer, à la manière d'un constat, le travail des comédiens. Et tous les personnages en deviennent exsangues et transparents, à l'image de Chabert-le-fantôme : des silhouettes qui bougent et parlent sans jamais nous émouvoir. Et lorsque la caméra s'aventure dans le passé du héros : catastrophe ! Soldats "plombés", fumigènes, figurants en pagaille alignés "pour faire riche". Séquences inutiles, qui, en l'illustrant, affaiblissent le récit de Chabert.

On aura beau mettre en avant toutes les qualités du film, celles-ci ne valent rien sans une mise en scène qui les sublime.

Le Colonel Chabert n'est donc qu'une simple illustration, soignée mais sans âme. Sans passion, sans courage, le talent ne peut rien.

Philippe Piazzo
Télérama n°2332

Un film sur la mort

Le Colonel Chabert est aussi (ou surtout ?) un film sur la mort, sur vivre (survivre) en fantôme quand on n'a plus de place dans le jeu de la société (certaines images du clochard Chabert, largué social, peuvent même ainsi résonner dans la réalité contemporaine) et sur le dérisoire de ce jeu. Le charnier du champ de bataille bleu et ocre où les cadavres s'empilent fait clairement écho

aux piles de dossiers dans l'étude en boiseries bien cirées de l'avoué Derville. Entre ces deux cimetières, que de violents mais vains combats... Et dans ces deux cimetières, Chabert, mort deux fois, a laissé un peu de lui-même.

Cette force sombre, ce goût de terre, parviennent à tirer le film un peu au-dessus de son emballage qui reste par ailleurs classique, même esthétisant et volontiers théâtral. La mise en scène fonctionne par tableaux ; tableaux composés de corps, de décors ou de paysages portés par des morceaux de musique, alternant avec les tableaux où les acteurs viennent jouer leur scène. Influencé par la peinture et la musique, Angelo a cependant visiblement cherché à appliquer ces traditionnels ingrédients (ou stimulants) du film d'époque avec rigueur. Le décor est ainsi filmé moins pour exalter sa richesse que pour accuser le vernis moiré d'un pourrissement en marche, ou comme l'accessoire trompe-l'œil du sujet principal qui est le néant, le silence (traversé par les différentes voix troublantes des acteurs), les fantômes.

Camille Taboulay
Cahiers du Cinéma n°484

Yves Angelo

Le Colonel Chabert : Premier film du chef-opérateur Yves Angelo qui a travaillé avec des cinéastes aussi divers qu'Alain Corneau, Bertrand Van Effenterre, François Dupeyron ou Claude Miller.

Pour plus amples renseignements, le Centre de documentation vous propose des documents supplémentaires (entretien avec le réalisateur Yves Angelo)